

## Pour l'Amour de l'Autre qui n'existe pas

Isabelle Floc'h

« Je suis en train de passer de la résignation à la distance »,  
dit ce patient.

« Mais par moments, je manque complètement de distance. Par exemple, je pense que je suis bleu, et l'autre me dit : "Non, tu es vert". Alors je doute et je me mets à croire que je suis vert, même si je sais que je suis bleu, tout en n'ayant pas du tout envie d'être vert... »

Par ailleurs, on se rappelle peut-être l'histoire du fou qui se prenait pour un grain de blé et qui, se pensant guéri, une fois sorti de l'asile, y revient cinq minutes après en courant. À la question qu'on lui pose concernant sa panique, il répond qu'il vient de rencontrer une poule.

« – Pas de problème !... Puisque vous ne vous prenez plus pour un grain de blé !

– Mais la poule, elle, est-ce qu'elle le sait ?... »

Si dans le premier cas, le sujet peut disputer l'attribution que lui fait l'Autre quant à son être, dans le deuxième cette attribution est pour lui une nécessité. Le savoir doit être remis entre les mains d'un autre tout-puissant capable de dévorer le mot qu'incarne le sujet. Là où la névrose peut disposer de la coupure, souvent au prix de la culpabilité, pas question dans la psychose d'entamer l'Autre sans risquer de disparaître. Si l'aliénation de l'*infans* est première, de par les signifiants qui le précèdent et le parlent, la question de la séparation est au cœur de la clinique.

Quels sont les enjeux subjectifs d'un tel rapport à l'Autre, et d'abord à l'objet, c'est ce que nous allons réinterroger à travers quelques fragments de cure. Chemin faisant, nous questionnerons ce qu'il en est de la haine et de son rapport à la séparation.

Tout d'abord une précision sur le titre, sur cet Autre avec un grand A qui n'existe pas. Le grand Autre maternel existe, et pour cause. Trésor des signifiants, présence pulsionnelle, etc. « Qui n'existe pas » signifie qu'aucun Autre ne garantit notre être, que ce « trésor » ne fait pas garantie du côté maternel, et que de l'autre côté, côté Nom-du-Père, nous n'avons affaire qu'au grand Autre comme mort. Aucun des deux n'a donc de consistance autrement qu'imaginaire, au sens de Dieu. Issus du champ de l'Autre, tel est notre lot. Du fait que nous nous adressons pour pouvoir vivre, du fait que nous demandons, nous nous constituons à partir du lieu Autre, à condition que de ce lieu quelqu'un veuille bien répondre. L'adresse à l'Autre ne va pas sans que cet Autre, préalablement, se soit constitué comme tel avant notre naissance. Un rêve d'être mère, par exemple, et non pas seulement d'avoir un enfant, pour que l'enfant soit déjà situé comme celui vis-à-vis de qui la mère se fait lieu d'adresse, répondant de ce lieu à une demande qui lui est faite au nom tout d'abord de son manque à elle. On connaît les problèmes de postnatalité où la mère n'identifie pas son enfant, d'abord parce qu'elle-même symboliquement ne parvient pas à se constituer comme mère, lieu symbolique d'où elle pourrait répondre. Le cri de l'enfant peut résonner dans le vide tant qu'une mère ne prend pas d'abord ce cri pour elle, c'est-à-dire tant qu'elle n'imagine pas d'abord que ce cri s'adresse à elle. Et c'est à ce cri, à partir du moment où il est lancé et pris, que la mère donnera sens, l'interprétant au travers de ses propres signifiants.

L'adresse, donc, nous constitue dans le même temps. Et par la suite, toute forme d'adresse réitérera ce premier mouvement, nous confirmant à chaque fois dans le sentiment de notre existence. C'est dire que pour exister le sujet se constitue à partir d'un Autre répondant d'abord de lui à sa place, et qu'il ne devient sujet qu'à partir de cette première donne de signifiants. Simple rappel qui sert à bien mesurer à quel point nous vivons d'abord de cette aliénation fondamentale, de ce premier temps où la mère s'institue d'elle-même comme celle qui croit savoir le chaud, le froid, la faim, ce qui est bon ou mauvais pour son rejeton, et ça peut

durer, parfois même très longtemps, jusqu'à se mêler du choix amoureux, et parfois de très près, d'un fils ou d'une fille en âge de convoler.

Une patiente à propos de sa belle-mère rapporte que cette dernière demande à ce que sa petite-fille puisse porter son nom de jeune fille, et s'étonne fort naïvement que cela ne lui soit pas possible.

Quelqu'un qui répond de nous à notre place... Qui sait à notre place, voilà ce que nous prêtons plus tard aux autres de nos transferts, partenaires variés dont nous tentons en même temps de contrarier l'influence pour exister comme sujet. Nous dépendons donc tout autant d'une première attribution que de la nécessité de nous en défaire. Et  $S_1$  et  $S_2$ , c'est, pourrait-on dire, notre gymnastique psychique, que nous accomplissons en continu, nuit et jour, toute notre vie. Si le sujet, en  $S_1$ , y trouve son être, il disparaît en  $S_2$ , dès qu'il trouve à se faire représenter. De la paire signifiante qui nous constitue et fait le jeu de la structure, et du fait que l'Autre nous marque au fer rouge de ses signifiants dès l'origine, on peut se demander quelle peut être l'issue d'une telle détermination. Pourtant, ne se profile-t-elle pas dès lors que, à la condition du manque, le sujet, s'interrogeant sur le désir de l'autre, va se proposer comme objet de désir apte à le combler.

Du fait qu'il s'interroge sur le désir de l'Autre, le sujet, d'objet qu'il était au temps premier pour l'Autre, au service de le combler, advient comme celui qui se fait de lui-même réponse à ce désir. Par le jeu pulsionnel arraisonné par le phallus, il tisse l'imaginaire de ce qu'il faut à l'Autre, à partir de la dynamique présence/absence qui rend possible une perte, donc un rapport dialectique à l'objet perdu.

« Je ne voudrais pas que ma fille ait avec moi les problèmes que j'ai avec ma propre mère. C'est pour ça que je viens en analyse. Pour éviter ça. Pour éviter que ma fille n'aime pas sa mère comme moi je n'aime pas la mienne. »

La demande est donc « d'éviter ça », que l'analyse la préserve, au nom de sa fille, de nourrir un sentiment négatif envers sa mère. C'est le premier temps de la cure, qui masque, grâce à la demande d'évitement, la question de l'interdit posé sur ce sentiment : « ne pas aimer sa mère ». Au cours d'une séance récente, la patiente confie, affolée, que sa fille lui répond mal, qu'elle ne comprend

pas pourquoi, alors qu'elle fait tant pour elle, tant pour être aimée. Et puis sa fille qui a entre six et sept ans est bien plus gracieuse avec son père. Après qu'elle déploie ses réflexions de façon très rationnelle, et alors qu'elle avoue son découragement de tourner à ce point en rond, je pointe assez brusquement qu'apparemment il ne saurait être question pour elle de ne pas être aimée par sa fille. « Ben évidemment » est la réponse sur laquelle j'arrête la séance.

À la séance suivante, elle ramène avec elle deux carnets, ceux respectivement tenus par sa grand-mère maternelle et sa mère à sa propre naissance. Elle les tient devant elle, et très dégoûtée, elle lit les commentaires faits par sa mère durant ses premiers jours, en insistant sur les qualificatifs qui démontrent d'après elle le rejet dont elle fait l'objet. À propos de sa naissance, sa mère écrit ceci :

« C'est la plus laide de la clinique, elle est toute bleue, aujourd'hui elle a regardé son père. »

Après avoir noté que sa grand-mère était nettement plus favorable à son égard, elle lâche à propos de sa mère :

« Elle ne m'aime pas. C'est sûr. Je l'ai toujours senti. Ou alors c'est moi d'abord qui ne l'aime pas, et qui donc dit que c'est elle. Qui dit vrai ? Où est la vérité ? Qui a commencé ? Je dois me tromper puisqu'elle m'a toujours dit qu'elle m'aimait. Si elle le dit, je ne vois pas pourquoi j'irais ressentir le contraire. Surtout que ça lui fait de la peine. Mais franchement, je n'arrive pas à le sentir, à sentir que je l'aime. Non, je n'arrive pas à l'aimer. Et je me sens coupable. »

La question, on l'entend, n'est pas tant de ne pas aimer, que de ne pas y parvenir, comme si elle se devait d'avoir ce sentiment pour l'Autre. Comme si elle devait avoir un sentiment conforme à celui que sa mère dit avoir pour elle. Et puis elle se demande pourquoi elle n'aime pas sa mère. Elle donne des raisons piochées dans les manuels de savoir-vivre œdipiens, des recettes toutes faites récoltées dans *Elle* ou *Glamour*.

« Oui, ça doit être pour ça, parce que j'aime mon père. »

Pourquoi pas. On entend que pour l'heure la question n'est pas de savoir pourquoi elle n'aime pas, mais de savoir ce qui fait qu'elle le devrait, ajoutons : sans y parvenir. La recherche du pourquoi elle n'aime pas la détourne donc un instant de cette autre

question, à laquelle elle revient : « Parce que sinon, je me sens trop coupable de ne pas lui donner ce qu'elle attend. Je suis en dessous de tout, plus rien du tout. »

Remarquons d'abord que l'interdit qui se jouait à travers sa fille, déplacé, donc, se rejoue cette fois à son niveau à elle. Ce début d'analyse a permis qu'elle se réapproprie la question, qui est celle de son rapport à l'Autre. Remarquons ensuite que le fait de ne pas parvenir à donner l'amour qu'elle dit devoir comme toute fille à sa mère est la marque même de sa position de sujet : dire non à cet amour qui sinon l'engloutirait.

La culpabilité visse l'existence, permet de tamponner le lien à l'Autre, bricolage névrotique qui marque un écart, un défaut, façon d'inscrire la barre sur l'Autre, mais une barre qui, tant que le sujet s'attribue la faute du manque de l'Autre reste marquée du rêve de complétude, d'un « Si je donnais plus, alors... l'autre serait non castré. »

Mais le travail naissant de l'analyse, déjà, subvertit la mécanique. Le duel imaginaire du « c'est elle ou l'Autre » trouve une issue dès qu'elle s'avoue y jouer sa partie à elle, y trouver son compte d'« être » à travers la dette imaginaire, « aimer suffisamment pour être à la hauteur du tout, sinon elle n'est plus rien » au prix cependant d'y sacrifier son désir. Ce que lui veut l'Autre maternel, question qui fait son débat et sa souffrance, trouve une butée du fait qu'elle se remet en jeu dans l'affaire, remise en jeu qui, tout en même temps qu'elle aperçoit ce qu'elle sacrifie, entame, ne serait-ce que l'instant d'un éclair, l'Autre idéal, celui qui ne manquerait de rien. Apercevoir la part de ce qu'elle y met pour combler l'Autre n'est effectivement pas la même chose que continuer inconsciemment de vouloir faire corps imaginaire avec l'Autre dévorant. Enfin, très récemment, à propos de la question que je lui pose sur la culpabilité qu'elle se sent avoir vis-à-vis de ce qu'elle ne donne pas à sa mère, elle dit d'un ton de défi :

« – Au fond, je crois que je préfère me sentir coupable plutôt que de croire à ce qu'elle me dit, c'est-à-dire qu'elle m'aime. »

Ce patient vient depuis peu. Chaque séance déploie de façon exemplaire ce qu'il en est de ses rapports aux autres. Sa lucidité frappe, lucidité courante chez l'obsessionnel qui renforce son sentiment de ne pas s'en sortir. Il sait, mais en effet, ça ne change

rien. Il évoque un certain combat d'enfance dans une cour de récréation, jamais mené. Il a fui, pour ne pas, dit-il, se mettre au niveau de ses adversaires, qui attendaient de lui qu'il se batte. Dans les premières séances, il en fera une affaire d'ego, ne pas se mettre en miroir, ne pas se rabaisser lui-même à ce niveau de petite frappe vulgaire. Puis revenant sur l'épisode plus récemment, après qu'il remarque que le fait de fuir l'a fait jubiler, et qu'il les a bien eus, je le lui confirme, en nuancant le terme de fuite :

« Vous n'étiez pas là où on vous attendait. »

(En l'occurrence, dans son cas, ce n'était pas seulement une métaphore : au moment où la bande, ayant bloqué les issues, pensait le trouver dans la cour pour lui casser la figure, il s'en tirait par une petite porte de derrière, de lui seul connue.)

Il n'est donc pas là où on l'attend. Il entend très bien l'ouverture, la petite porte de derrière devenue métaphore. Une série d'associations suit. Il n'est pas là où on l'attend, il est là où on ne l'attend pas. Quand on l'appelle dans la rue, il ne répond pas. Il ne montre pas ses émotions.

Il ne prête pas le flanc. Il se protège, surtout de la place à laquelle l'Autre l'assigne, il ne répond pas à la demande, demande qui lui vole son désir. Il lutte, se défend contre la position à laquelle il a depuis longtemps consenti, celle d'un « tout pour l'autre » qui l'oblige à se défendre pour sauver sa peau, celle de son désir. C'est bien sûr ce qu'il vise, pas forcément ce qu'il obtient. Dans ce refus vital d'assignation – je fais le contraire de ce qui m'est demandé dit-il – il s'aliène d'autant plus radicalement, reproduisant dans la réalité l'aliénation à la mère, incapable de savoir ce qui le pousse si fort à rester vivre avec sa compagne du moment, avec qui il dit ne rien partager. Il conduit, mais elle fixe l'itinéraire, il est tétanisé quand elle lui demande au dernier moment de changer de chemin, il s'exécute en silence, raide et bouillonnant. Il obéit, et le temps passe et rien n'avance, et il reste à la maison, et il se demande qui diable décide pour que ça change. Ça dépend de quoi ? De qui ? Est-ce qu'un jour quelqu'un décide ? Ça doit être ça. À la grâce de Dieu. Son seul moment de liberté, ce sont les liens qui entourent ses poignets au cours de séances sado-masochistes, une pratique qu'il garde secrète, où il peut soumettre et être soumis au fil de sa volonté.

Ceci évoque un certain cheval attaché dont parle Serge Leclair dans *Recueil pour des enchantés de la psychanalyse*, cheval qui, au fur et à mesure qu'il se débat contre ses liens, se garrotte de plus en plus serré.

Se séparer est donc vécu par le sujet comme un risque. Car à l'instant où le sujet s'affirme, où il décompte l'Autre, il se décompte lui-même de l'amour qui faisait garantie imaginaire de son être, effet de castration qui ne va pas sans angoisse, jusqu'à ce que soit symbolisé en parole ce qui avait construit une telle garantie.

À l'énigme du désir de l'Autre, le sujet répond, se fait cause de ce désir qu'il interroge, réponse qui lui sert à se définir lui-même. « Se faire la cause » invente le signifiant manquant, signifiant qui manque du côté de l'Autre. Pour faire signifier à la fois le désir de l'Autre et ce qu'il en est de son être, le sujet, de se faire la cause, invente au fond le terme qui manque au symbolique, c'est-à-dire à l'Autre. Il se fait cause de ce qui manque au symbolique, cause d'une faute, faute qui vient à la place de la reconnaissance du manque de ce signifiant, manquant inhérent au symbolique. En ce sens, à chaque fois que le sujet amorce un mouvement de séparation, et parce qu'il tente de rompre avec ce qui l'identifie à ce signifiant manquant, il éprouve un sentiment d'insuffisance, effet de la décomplétude d'avec l'Autre. Je cite ici Norberto Ferreira dans son excellent article intitulé « Trauma, deuil et forclusion », paru dans le numéro 40 des *Carnets de l'EPSF* :

« Le sujet prend ainsi sur soi le défaut symbolique, non pour s'en rendre responsable du point de vue de l'éthique du désir, mais pour occulter à travers cette culpabilité sa propre relation au désir. Il se porte responsable de ce qui a manqué, de ce qui devrait être, de ce qui aurait dû être. Le sujet se fait ainsi cause de ce qui manque dans le symbolique, sans s'apercevoir que c'est ce même défaut qui le fait exister en tant que tel. »

Autrement dit, le sujet se fait cause à la place de se reconnaître comme l'effet du manque lui-même.

On retrouve toujours dans la clinique un phallus qui traîne, dont la valeur idéale est en jeu dans la relation parent/enfant. Le phallus imaginaire n'est pas seulement un concept qui le différencie du symbolique. Il se nourrit d'une fiction qui en reconduit la

valeur, fiction dont en général une perte réelle au niveau des ascendants se trouve être à l'origine, qui déclenche l'appel d'une réparation prise en charge par l'enfant sur lequel échoie la demande.

Il y a lieu de distinguer les différents registres à partir desquels se profile la demande liée à l'objet.

L'Autre qui a perdu dans le réel ne fait pas peser du même poids la demande vis-à-vis de son manque-à-être, par exemple si un enfant est mort et qu'un second naît après. Dans ce genre de cas, la séparation est d'autant plus longue que le sujet, sans être psychotique, adhère imaginativement à sa place d'objet valant tout, donnant ainsi beaucoup de consistance à la croyance assortie que sa vie sera capable d'être à la hauteur du manque maternel. Ou que sinon, en cas d'insuffisance à donner, il n'aurait plus qu'à mourir, sa propre vie valant imaginativement la perte, puisqu'il vient à la place du disparu.

Les souffrances de cette patiente d'après elle ne valent rien, au regard de sa mère qui a perdu un enfant. Souffrance idéalisée de la mère face à laquelle ses petits problèmes à elle ne valaient pas tripette, et où le fait même de venir en analyse est souvent vécu comme « narcissique », comme se regarder le « nombril ». Souffrance maternelle idéalisée, qui lui interdit de l'envoyer promener quand celle-ci la provoque ou lui fait des reproches.

« De quoi je me plains ? Je n'en ai pas le droit. Moi, je n'ai rien perdu comparé à ma mère. »

Avec cette patiente jouant avec l'idée du suicide et passée deux fois à l'acte, la première étape de la cure consista à dire, à formuler que, depuis la mort de son enfant, sa mère vivait comme si elle avait tout perdu, comme si son mari, toujours avec elle trente ans après, ne comptait pour rien auprès d'elle après la disparition de sa fille. Et que si sa mère n'avait pas pu faire le deuil de son enfant, son deuil à elle était d'un autre ordre vis-à-vis de sa sœur, qu'il ne s'agissait pas forcément de la même perte.

Même s'il ne relève pas de la psychose, l'imaginaire d'une vie donnée à l'Autre en échange d'une perte dans le réel évoque la problématique du « tout » de la mélancolie. Le travail de la mélancolie, par ce qu'il met en œuvre l'impossible coupure du sujet d'avec l'objet, approfondit notre question. Avec cette struc-

ture, nous voyons mieux comment, et ce de façon cruciale, le sujet se trouve pris dans une continuité réelle avec la Chose, « présence toute » sur fond d'absolu, la Chose, ou encore *das Ding* freudien, cette fameuse ombre de l'objet, dit Freud, qui, au décours d'une perte mortelle retombe sur le moi.

Le sujet se trouve normalement confronté à ce qu'il a à perdre, mais aussi à ce qu'il est comme objet pour l'autre. La coupure se joue sur le double versant de ce que le sujet a à perdre et de ce qu'il représente comme perte pour l'Autre, c'est-à-dire de pouvoir se constituer ou pas comme absent vis-à-vis de cet Autre.

Écrire, par exemple, c'est pouvoir se constituer comme absent, exister pour un autre, autrement que dans la pure présence, et en même temps s'adresser à un autre absent tout en maintenant sa présence potentielle de lecteur. Dans cette mesure l'écriture aura été la solution de Virginia Woolf, écrivain mélancolique, solution qui lui aura permis de durer, de temporiser, en évitant la tentation de retrouvailles avec l'objet perdu, la mère par-dessus tout, mère qui avait perdu un premier mari follement aimé et dont le regard vide, troué d'une perte sans nom, perte dont jamais elle ne fit le deuil, objet perdu innommable, aspirait sa fille d'autant plus. Confrontée à l'énigme du désir de l'Autre maternel, le sujet, s'il ne trouve pas de points de butée que lui procure l'appui du phallus symbolique, orientant le désir maternel vers un père situé par la mère comme pouvant répondre de son désir, se trouve confronté à l'illimité d'une jouissance sans nom, que rien ne borde ni ne contient, et pour cela fondamentalement menaçante. Pour Virginia Woolf, le désir maternel orienté par-dessus tout vers un mort, désir de ce fait absolu et infini, dominera souterrainement toute sa vie. Une vie à son tour secrètement orientée par un désir pour la mort, mort idéalisée comme seule capable de combler la mère.

Dans le film *The Hours*, qui s'inspire librement de la vie de Virginia Woolf et d'un de ses livres, *Mrs Dalloway*, un personnage nommé Richard, poète atteint du sida, se défenestre sous les yeux de Clarissa, une femme qui le soigne avec amour depuis des années. Il meurt donc sous les yeux de celle qui n'avait que l'amour pour le retenir. La mère de Richard, alors qu'il est enfant, le laisse pour aller se suicider alors qu'elle est enceinte d'un

deuxième enfant. Elle y renonce, et tout de suite après son accouchement abandonne sa famille. On voit que cet amour de Richard enfant pour sa mère, amour qui n'a pas réussi à la retenir, il en retournera lui-même le message sous une forme inversée à Clarissa, amour maternel qui à son tour ne le retiendra pas. Quand la séparation ne se construit pas sur le plan symbolique, le sujet opère dans le réel, disparaissant là où l'Autre n'a pas pu donner de mot. Quelque chose ne tient pas pour cette mère, déjà, avant l'enfant, et elle ne peut tenir à l'enfant qui la retient contre elle-même, comme si l'enfant réel l'obligeait à vivre pour lui, l'empêchant de vivre pour elle. Ainsi, la mère de Richard deviendra bibliothécaire, soutenant de sa présence physique le livre, c'est-à-dire un corps de lettres qui assurent à leur tour du symbolique. Comme si le réel et le symbolique ne pouvaient se dialectiser dans un jeu de présence/absence, et qu'à la place les deux registres doivent se soutenir l'un l'autre pour que la vie soit possible.

À propos de la coupure, si nous en revenons à Virginia Woolf, les livres auront représenté la solution contre le réel de la disparition, à la place de l'impossible coupure symbolique. Virginia commencera à écrire tout d'abord pour sa mère, dont elle attendra l'avis avec angoisse. Le « corpus littéraire », au sens littéral du terme, vaut le corps qu'il s'agit de donner à la mère en lieu et place du corps réel qui peut donc s'absenter, corps réel identifié au phallus imaginaire. Dans cette transaction, l'œuvre, tant qu'elle se déploie grâce à la fiction qui la nourrit fait barrage, écran à l'identification totale du corps au phallus valant pour la mort idéalisée par la mère. À cette mort idéalisée, Virginia oppose l'idéal de l'écriture, écriture qui fait littéralement sa vie au-delà de tout autre but que celle de la postérité, pour ce qui restera d'elle et qui s'équivaudra à l'inscription qu'on trouve sur une pierre tombale ou au fronton des statues.

L'idéal de l'écriture qui soutient Virginia Woolf lui permet donc de s'appuyer sur une identification imaginaire et d'exister héroïquement, non pas d'être morte comme le héros de la mère, mais de s'élever à la hauteur de l'idéal héroïque invoqué par la mère, idéal qu'incarnait ce mari en tant que mort trop tôt (insister : la mort du jeune homme beau et aimé magnifie et héroïse la figure du mort). Et tant que dure l'inspiration pour

écrire, la mort réelle est tenue à distance par l'habillage fictionnel d'une figure héroïque qu'il s'agit de soutenir et à laquelle l'écriture donne son blason. En mars 1941, le jour où elle sentit qu'elle ne pourrait plus écrire, elle se suicida.

De façon moins dramatique, il arrive aussi que certains patients préfèrent ne plus donner signe de vie à un parent et disparaître, là où ils ne peuvent pas dire. En général il s'agit d'un affect négatif qui ne parvient pas à s'exprimer en présence de celui qu'il vise, affect bien souvent du côté d'une haine vécue comme potentiellement meurtrière et envers laquelle le sujet développe une culpabilité à la mesure du meurtre imaginé. Dans ces cas-là, ce n'est plus le sujet qui s'éjecte par la fenêtre quand le fantasme ne fait plus écran, c'est l'Autre qu'il faut imaginairement tuer pour pouvoir s'en débarrasser.

La question qui se pose à nous est de savoir si la séparation d'avec l'Autre ne procède pas d'une reconnaissance de la haine à son égard, et du vœu qui en général l'accompagne, un vœu de mort qui, tant qu'il n'est pas reconnu et symbolisé, continue d'assigner inconsciemment à un devoir de réparation étouffant. La découverte que cette haine, de pouvoir être dite, n'est pas réellement meurtrière, du même coup réduit l'Autre au signifiant et entraîne des effets immédiats de séparation symbolique.

Dans *Métapsychologie*, Freud parle de la haine comme différente, à l'origine, du sentiment d'amour. On a l'habitude, il est vrai, de les associer, de les coupler grâce à la notion d'ambivalence, haine-amour, comme si de faire paire les deux sentiments avaient la même origine. La haine est première, nous rappelle Freud dans l'article « Pulsions et destin des pulsions ». Elle provient « du refus primordial que le moi narcissique oppose au monde extérieur. En tant que manifestation de la réaction de déplaisir suscitée par les objets, elle demeure toujours intime avec les pulsions de conservation du moi ». Cette haine primordiale s'inscrit donc sur le fond d'une totalité imaginaire, en relation avec *das Ding*, la Chose, ou encore l'Autre comme mère absolue, dont la jouissance obscène et dangereuse menace le sujet, Chose dont le mélancolique ne parvient pas à faire le deuil, et d'avec laquelle toute création opère ponctuellement la mise à distance.

La question de la haine est liée à celle du réel dans la clinique. Elle interroge les limites de l'analyste, sa position subjective vis-

à-vis de l'Autre, son propre rapport à la question de l'aliénation et de la séparation.

Conduire une cure n'est jamais neutre. On peut y renforcer le procès d'aliénation, par exemple en renvoyant sans cesse le patient à sa responsabilité subjective. Ce dont il se plaint, ce dont il souffre peut se travailler uniquement sur le plan de ce qui préside à son fantasme, de la jouissance qu'il prend à vivre telle ou telle situation.

Il y sera toujours pour quelque chose, position qui renforce la culpabilité, dont il faut rappeler qu'elle est celle justement de la névrose. Une autre attitude consiste à faire de l'histoire et à transformer les événements en déterminismes, c'est à cause de la grand-mère morte trop tôt, de la mère, du père qui...

Renvoyer le patient à son histoire ou à sa responsabilité inconsciente, ou encore aux deux, assigne la subjectivité à une mise en sens perpétuelle qui restaure imaginativement une totalité face à laquelle le rapport à l'Autre reste pour partie in-interrogée. Avoir pris acte psychique de la part de jouissance prise dans le rapport à l'Autre ne suffit pas à résoudre la question de la place à laquelle l'Autre désirait nous maintenir pour sa jouissance, *a fortiori*, à pouvoir dire ce qu'on en fait. Subjectiver la haine ne suffit pas, parfois, à faire séparation. Il y faut un acte du sujet, une parole, un dire qui le positionne face à ce qu'il a pu subir de la jouissance de l'Autre. Ce dire est un pas de côté pris par rapport au réel de cet Autre, qui permet de s'en extraire, de se dégager de la consistance imaginaire d'une toute-puissance. Une analysante, par exemple, remarque non sans dépit que ses longues années d'analyse n'empêchent pas sa mère de continuer de la traiter, en des occasions diverses et sur un ton banal, de « salope », chose qu'elle avait supportée jusqu'ici, dit-elle, grâce à l'analyse, comme si du fait même d'analyser le pourquoi du comment de cette violence maternelle à son égard faisait reculer la force de l'injure, voire la banalisait. Comprendre aurait pu lui suffire si un jour le terme n'avait pas été aussi reçu pour ce qu'il était, c'est-à-dire une violence, et qu'alors elle demande à sa mère de bien vouloir à l'avenir éviter ce genre de qualificatif. L'acte en question, non seulement la soulagea mais opéra dans le réel un changement de position vis-à-vis d'un amant, relation jusque-là souterraine-

ment chargée du poids de haine et de rivalité qui était en jeu entre elle et sa mère.

« Je pense que je suis bleu et l'autre me dit : non, tu es vert. Alors je doute et je me mets à croire que je suis vert, même si je sais que je suis bleu, tout en n'ayant pas du tout envie d'être vert. Celui qui me dit que je suis vert, c'est mon moniteur d'auto-école », ajoute ce patient, triste de s'y coller, c'est-à-dire de ne pouvoir affirmer sa couleur sans pouvoir réagir autrement qu'en loupant son permis de conduire.

« Lors d'une leçon, j'avais envie de couper avec cette personne. Alors je me suis dit ça : je me suis mis à critiquer cette personne, à le trouver plus que moche, pas beau et en plus inquiétant. Je trouve ça atroce. Je me suis dit : "Je peux pas conduire à côté d'un monstre", je me suis dit ça pour me faire rire, pour alléger le truc. »

On voit que le sujet, pour faire coupure dans sa solitude, n'est pas sans savoir inventer quelque chose.